

Nancy S. Welch
12-08-04
Fr351

Un Examen de L'Identité « Africaine »

Comme dans toutes les cultures au monde, les Africains sont conditionnés pour être « africains » selon leurs circonstances. Par exemple, ces circonstances comprennent la région dans laquelle ils habitent ou la religion qu'ils pratiquent. Dans cet essai, j'exposerai l'impact de la colonisation sur tous les aspects de la vie en Afrique de l'ouest, et ainsi, j'illustrerai la notion que l'identité africaine, comme toutes, se produit selon des conditions extérieures, plutôt que des phénomènes biologiques intérieures. Par la littérature et le film, je démontrerai la complexité de l'identité africaine dans le contexte de la colonisation et la présence marquante de la francophonie qui existe même après la décolonisation.

Avant de dévoiler la complexité de l'identité africaine démontrée par la littérature, il faut examiner le phénomène du développement de soi. Depuis la naissance, on adopte et fait soi des aspects – les valeurs, les principes, la religion, le nationalisme, le langage, le rôle dans la famille et la communauté entre un homme et une femme – de la culture dans laquelle on naît. L'identité africaine de l'ouest se développe selon des pratiques religieuses, des langues distinctes et une morale distincte. Ce sont des aspects qui étaient influencés par l'occupation française pendant le vingtième siècle. C'est un fait qui, dans une mesure certaine, défie le terme « Africain » qui ne convient pas aux différences culturelles subtiles et prononcées, et les influences extérieures (comme la colonisation) sur les pays et les régions respectives du continent de l'Afrique. Les Africains ne sont pas fondamentalement primitifs ou sauvages, caractéristiques communément associées

avec les Africains pendant l'époque coloniale et postcoloniale. Ces stéréotypes ont évolué à cause de la propagation de notions telle que la « Négritude, » une notion inventée par un groupe d'intellectuels africains et caribéens pendant les années trente pour qualifier la personnalité et l'expérience collective des Noirs partout. Bien qu'il semble que l'arrivée de ce terme ait inspiré la reconnaissance et l'approbation des Noirs, le terme était quand même une sommation simple de toutes les identités des Noirs du monde, en plus d'une source de plusieurs des préjugés contemporains qui, pour certains, justifient le désavantage économique, politique, social et l'oppression répandue sur les Noirs dans tout le monde. Comme le terme « africain », la Négritude ne rend pas compte des distinctions entre les personnes noires qui viennent de différents pays et des régions distinctes dans le monde. Autrement dit, devenir africain, c'est se développer selon les aspects culturels/sociaux autour desquels on grandit. Ce phénomène s'exprime par la notion de socialisation, ou plus précisément, de déterminisme social¹. Dans cette dissertation, je compte sur le déterminisme social pour illustrer l'identité « africaine » comme quelque chose que l'on devient. Par la littérature et le film, j'examine les identités des Africains de l'ouest comme produits de la socialisation. Le conflit entre la culture indigène Guinéenne/Sénégalaise et la culture coloniale française, est un conflit qui se reproduit jusqu'à aujourd'hui dans les vies de ces peuples.

A partir des romans de trois auteurs de l'Afrique de l'ouest, trois phénomènes sociaux semblent dicter le plus fortement l'identité « africaine » en Afrique de l'ouest

¹ Selon l'encyclopédie Wikipedia, le déterminisme est "a philosophical doctrine which claims that every physical event, including human cognition and action, is causally determined by an unbroken chain of prior occurrences. No mysterious miracles or totally random events occur" (Wikipedia, *Determinism*). Similairement, le déterminisme social est "the hypothesis that social interactions and constructs alone determine individual behavior (as opposed to biological or objective factors). En outre, "a social determinist would look only at social phenomena, such as customs and expectations, education, interpersonal interactions, and memes, to decide whether or not a given person would exhibit any of these behaviors" (Wikipedia, *Social Determinism*).

postcoloniale. Ce sont le langage, le rôle de femmes, et l'éducation. J'examine trois milieux artistiques par des écrivains/cinéastes de l'Afrique de l'Ouest : Une Vie de Boy par Ferdinand Oyono, Les Hommes Qui Marchent par Malika Mokeddem, et le film *L'Afrique* par Alain Gomis.

L'emploi du langage dans ces milieux suggère que les Africains deviennent africains, plutôt qu'ils sont nés africains. Mais en plus d'être preuve de l'importance de la socialisation, l'emploi du langage expose le désir de ces artistes de communiquer les maux et leurs expériences troublantes par rapports à la colonisation. Oyono, Mokeddem et Gomis, tous expriment leurs idées en français plutôt qu'en leur langue maternelle. Les trois artistes se révèlent dans leurs milieux en présentant leurs expériences de l'Afrique au moyen de personnages fictifs qui ont des expériences similaires. Il faut d'abord regarder la langue française dans le contexte de l'Afrique du Nord et de l'ouest. Bien que la colonisation ait créé des conditions d'oppression, surtout parmi les femmes, le français était un véhicule de libération hors d'une force possiblement plus opprimante que celle de la colonisation : l'Islam et la culture musulmane. Les auteurs écrivent en français pour exposer au monde occidental non seulement les réalités de l'injustice et les horreurs de la colonisation, mais aussi les souffrances dans leur propre culture. Par exemple, Mokeddem dévoile le traitement des femmes qui sont violées (comme Saâdia) et l'abus exercé par les hommes contre leurs épouses (comme Tayeb envers Yamina). Plusieurs fois, Mokeddem juxtapose des images de la nature et la tranquillité - d'habitude la dune et le ciel – et des événements frappants. Par exemple, un soir, les Ajalli (les nomades) prêtent une attention particulière au ciel et à la dune qui « prenait l'opaline d'un bras de saline [et les nomades] se tassaient tous et admiraient » (Mokeddem 234). C'est un

moment de paix et de tranquillité. Mais juste après ce trajet, Mokeddem introduit le suicide d'Estelle, une amie intime de Saadia. Bien que cette dualité des circonstances semble un phénomène apparemment insignifiant – dans le contexte de la guerre Franco-algérienne et de la présence opprimante de l'islam - cette juxtaposition illustre la violence qui existe au milieu d'un calme perçu. Peut-être, Mokeddem fait-elle allusion au calme « ignorant » qui existe en France pendant que son peuple menace et tue les Algériens. Elle communique le calme qui existe dans des zones de l'Algérie pendant la guerre où des Algériens continuent comme d'habitude, comme il faut pour vivre. Quelle est la conséquence de cette coexistence ? Peut-être, la conséquence est-elle l'existence d'une génération d'Algériens qui ont toujours peur d'une catastrophe, mais qui ne font jamais face à la réalité du passé (pour surmonter la peur). Qu'éprouve Mokeddem comme produit de la décolonisation ? Dans son roman, il semble qu'elle continue à négocier ce qu'elle éprouve et les changements sociaux qu'elle veut voir arriver en Algérie.

L'emploi du langage de Mokeddem est spécialement un acte de désobéissance tant qu'elle s'expose au monde en employant de temps en temps des mots en arabe - une action qui, face à l'autorité de l'islam, est un geste provocateur. Mais, il faut voir la façon dont Mokeddem présente ces conditions ; si elle embellit sa propre histoire, pourquoi ? Si son histoire est entièrement fictive, quelle est sa signification/intention ? Même si les événements dans l'histoire ne se sont jamais passés, les circonstances et les perceptions des personnages - à savoir, les femmes Leila et Zohra - indiquent une oppression, une vie dans laquelle la liberté intellectuelle, sociale et sexuelle suffoque. Donc, si son histoire est un geste politique, c'est aussi une expression de l'expérience de Mokeddem en Algérie.

A l'opposé des exemples de Mokeddem qui exprime des injustices à l'intérieur de sa culture et sa communauté, Oyono fait voir surtout les injustices incitées par la présence des colons et ses effets sur sa communauté. Oyono emploie le français pour communiquer aux colons et peut-être au grand public les effets destructeurs de la colonisation sur les individus et les communautés africaines des années soixante jusqu'à aujourd'hui. Oyono révèle la colère destructrice de son père qui paraît fâché par la présence des Blancs et leur menace à la culture dont il fait partie. Non seulement le père tourmente son fils, Toundi (le personnage principal) à cause de cette colère, mais il est probable que la colère du père est une forme de l'oppression sur lui-même. Plus précisément, on souffre et inflige sa souffrance aux autres. Donc, pour Oyono, la colonisation crée peut-être des générations de victimes qui ont la capacité de faire du mal continuellement à d'autres et à eux-mêmes.

Dans *L'Afrique* (un film surtout en français) Gomis montre comment les liens d'El Hadj à son pays de naissance ne sont pas peut-être les plus sains tant qu'ils dictent la vie d'El Hadj qui se sent peut-être responsable du futur de Sénégal. Au début du film, El Hadj et son ami Chérif discutent de la situation grave au Sénégal et de la possibilité de rentrer au pays. El Hadj exprime son chagrin concernant le futur de Sénégal et la possibilité que lui et ses amis sénégalais éduqués n'y reviendront pas après leur doctorat. Quand Myriam, sa petite amie, demande à El Hadj pourquoi il dit qu'« il faut rentrer » au Sénégal, il répond que c'est la raison pour laquelle il se réveille le matin, et que, comme son héros Sékou Touré², il doit combattre la soumission sociale et mentale de son

² Sékou Touré était le président africain socialiste de Guinée aux années cinquante. Il a écrit de la poésie révolutionnaire qui peut être « regarded as much as a treatise as an artistic expression. » En 1958 il a proclamé à De Gaulle, « Nous préférons la pauvreté dans la liberté plutôt que la richesse dans

peuple causé par la colonisation. Dans ces deux scènes, c'est évident qu'El Hadj se concentre sur le passé et sur un image de lui-même qu'il veut réaliser (plutôt que réaliser son soi essentiel).

Dans le film, El Hadj et son ami Demba parlent du futur de Sénégal, leur pays maternel. Demba ne veut pas revenir au Sénégal. Il dit que quand il y est revenu, il avait l'impression d'être étranger. El Hadj ne comprend pas son rejet du Sénégal et demande, « Si tu nies ta jeunesse, qui est-ce que tu es ? » Comme avant, El Hadj construit son identité selon ses expériences passées. Cette logique présente une sorte de contradiction ; El Hadj veut que le Sénégal change pour être indépendant de la colonisation, mais il refuse le changement qui se manifeste en lui (par exemple, pour la plupart, il est habitué à sa vie en France avec des amis, une petite amie etc.). Comme dans Une Vie de Boy, la francophonie (une crise) - qui comprend l'arrivée des français et leur langue, leurs coutumes et leurs valeurs et moralité - sert de catalyseur à l'action (le changement) : comme la décision d'El Hadj de rester en France (à cause de sa réalisation de soi en France) et pour Toundi, son départ de sa famille (à cause de sa rencontre avec le Père Gilbert, un révérend français, qui reçoit Toundi).

Non seulement le langage est un moyen de découverte de soi, mais aussi elle représente une barrière entre les habitants de l'Afrique (post-)coloniale et les colons. Quand Joseph et « Madame » vont au marché de Dangan, les indigènes de la rue parlent dans le dialecte de Toundi et hurlent leurs réactions à Madame, surtout en ce qui concerne sa physionomie. Le fait qu'ils parlent leur dialecte africain et que Madame ne sache pas ce qu'ils disent, représente le lien qui manque entre les Africains et les colons ;

l'esclavage. » Il était révolutionnaire et un défenseur passionné des Africains au vingtième siècle (University of Florida Libraries, <http://web.uflib.ufl.edu/cm/africana/sekou.htm>, 2004).

non seulement le langage est une barrière entre les indigènes et les colons français, mais que sont les autres barrières ou écarts de savoir? Dans Une Vie de Boy, il semble que les Français ne se soucient pas d'apprendre la culture des indigènes - leurs coutumes, leur usage de la terre et leur valeur comme humains. En d'autres termes, il y a un manque de respect pour les indigènes de la part des colons. Dans Les Hommes qui Marchent, Leila va à l'école et apprend à lire. Quand elle est plus âgée, elle lit incessamment des livres en français. Sa mère ne sait pas ce que Leila lit parce qu'elle ne sait pas lire le français. Non seulement cette barrière signifie la division entre Leila et sa mère et entre la culture algérienne musulmane et la culture française coloniale, mais aussi elle représente, peut-être, l'emploi de Mokeddem du français comme véhicule de libération hors des confins de la colonisation et de l'Islam, sources de l'immobilité sociale.

Dans tous les milieux spécifiés, les représentations de l'Afrique exposent le rôle soumis de la femme par rapport aux hommes. Ce phénomène démontre comment l'identité « africaine » se développe, en partie, selon des influences extérieures fortes. Dans Une Vie de Boy, les hommes, même Toundi, objectivent Madame, comme dans la rue en route au marché de Dangan. Les hommes crient – dans leur dialecte africain – « Vois ce jeu de fesses ! » et à Toundi, « Frère, ton short doit être mouillé ! » (Oyono 85). Toundi connaît la nature brutale de ces mots et dit donc à Madame - quand elle demande ce que disent les indigènes – qu'ils disent qu'elle est belle. En somme, les indigènes mâles croient qu'ils ont le droit de tourmenter et objectifier les femmes.

Au début du livre, quand Toundi essaie d'échapper aux coups de son père, son père menace de le faire coucher avec sa mère (16). Dans la culture de la famille de Toundi, c'est une humiliation pour un jeune garçon presque initié - à l'âge adulte - de

coucher dans le même espace que sa mère. Ce phénomène social illustre le système patriarcal qui existe dans la culture de Toundi et qui dicte la division de la puissance dans la famille et qui dicte aussi l'interprétation de la masculinité et la féminité.

Comme c'est indiqué plus tôt, une division stricte existe entre les hommes et les femmes dans la société musulmane. Dans Les Hommes qui Marchent, Mokeddem démontre que l'oppression des femmes n'est pas un phénomène naturel ou la faute des femmes. D'abord, les garçons sont favorisés par rapport aux filles. Quand Leila est née, les autres femmes ne font aucun « you you » (sauf la Bernard) - les cris qui expriment la joie des femmes à l'arrivée d'un garçon nouveau-né (Mokeddem 72). En plus, Zohra dit, « Quand ma mère était jeune...il y a encore des familles qui enterraient les filles à leur premier cri » (72). Plus tard dans le roman, Leila devient anorexique, possiblement un indice de son internalisation de ces messages qui affirment son indignité comme fille. Il semble que sa mère internalise aussi cette oppression extérieure ; Mokeddem/Leila remarque, « Deux garçons d'un seul coup ! Yamina s'était mise à exister grâce à son ventre » (116). Cette phrase franche suggère que Yamina est vue comme un véhicule de reproduction, plutôt qu'une femme désirant et désirable qui possède d'autres fonctions/qualités dignes de développement. De plus, la famille de Leila lui dit qu' « il [faut] qu'elle prépare son trousseau. Qu'elle apprenne à cuisiner, à tenir une maison... » (276). Mais Leila refuse d'obéir à sa famille et elle devient « violente, d'une agressivité inconsidérée » aux yeux de sa famille (276). Sa désobéissance indique peut-être sa connaissance du traitement des femmes parmi les colons qui ont une perception plus généreuse des femmes (un phénomène qui se manifeste à l'école de Leila tant qu'elle a une institutrice (une femme) et que cette femme pousse Leila à continuer ses études). A

l'opposé de la plupart des femmes dans sa famille, Leila développe des notions radicales – qui sont l'évidence de sa socialisation (plutôt que des traits inhérents qui la poussent à rechercher plus de liberté) grâce à la colonisation. Dans ce cas, la colonisation joue un rôle positif.

Dans *L'Afrance*, c'est le père qui communique avec El Hadj (par cassette) pendant qu'El Hadj étudie en France. Le père est probablement considéré comme le maître de la famille et donc, il a des paroles inspirées concernant le trajet d'El Hadj et le Coran (des éléments islamiques que le père mentionne constamment).

L'éducation paraît invariablement comme une autre force sociale qui cause une sorte de conflit et dualité de l'identité des auteurs et des personnages représentés dans les trois milieux. Grâce à leurs représentations de la fonction de l'éducation dans la société, et plus précisément, dans les consciences/imaginaires des auteurs, ces derniers révèlent que l'éducation est indispensable à la réalisation de soi - un soi qui est indépendant de la société et de ses attentes.³ A cause de la colonisation, l'éducation devient une option pour les colonisés, même si les colons ne veulent pas les éduquer pour leur permettre d'avoir du succès dans la vie. Dans *Une Vie de Boy*, Toundi quitte sa famille en réalisant qu'il ne mérite plus l'abus de son père. Il devient l'élève d'un révérend blanc catholique, qu'Oyono appelle « le père Gilbert ». Le prêtre lui apprend à lire et l'introduit à la religion catholique. Ces opportunités deviennent la source de l'éducation moins voilée de Toundi et coïncident avec son emploi chez le Commandant. Son éducation comprend aussi les observations des Blancs et sa prise de conscience de l'hypocrisie et de la puissance menaçante des Blancs, qui, à première vue, paraissent sympathiques, raffinés,

³ La sociologue, Charles Cooley, a inventé la distinction entre le « je » et le « moi » comme deux parties de l'identité. Le « je » comprend les qualités inhérentes/intrinsèques en soi, et le « moi » comprend les qualités en soi qui se développent en conséquence de l'exposition du soi au « monde social » (Kivisto).

sophistiqués, et raisonnables. Mais comme Toundi vient de l'apprendre, les Blancs se concentrent surtout sur leurs propres intérêts. Par exemple, en rencontrant Madame au début du livre, Toundi est enchantée par son apparence délicate et son comportement sophistiqué. Il la décrit comme « une gazelle...souple et gracieuse » (Oyono 84). Quand il serre « la main de [sa] reine » (74), il remarque que maintenant sa main est « sacrée » (74) comme s'il l'adorait comme déesse. Mais, en fin de compte, cette « déesse » et son mari n'empêchent pas l'ingénieur de livrer Toundi à la prison bien qu'il ne fasse rien de mal. Par conséquent, il supporte une torture inexplicable et meurt loin de son village de naissance. Donc, bien qu'il ne puisse pas trouver un emploi pour lui, l'éducation de Toundi comprit en sa prise de conscience des réalités de la colonisation en Afrique, et incite l'initiation de la lectrice aux mêmes réalités qui ne sont guère révélées ou discutées dans la littérature française.

Dans Les Hommes qui Marchent, Leila est une bonne représentation du rôle de l'éducation comme force révolutionnaire en Afrique. Elle lit incessamment malgré les objections de sa famille. Elle apprend aussi d'autres femmes, comme Saadia, comment il est possible d'être libérée dans la société musulmane opprimante. Bien qu'elle soit conditionnée par sa famille pour être une domestique modeste, Leila trouve de la liberté non seulement dans les livres, mais aussi dans la nature. Elle passe souvent du temps sur la dune pour contempler la vie et les choses auxquelles elle aspire. Les idées francophones et la nature contribuent toutes deux à l'éducation de Leila et à sa réalisation des possibilités hors des bornes strictes de sa culture.

Dans *L'Afrence*, l'éducation est une force opprimante *et* mobilisante. A première vue, il semble que l'éducation donne à El Hadj des occasions de développer sa

connaissance de soi. Mais, il est possible que l'éducation l'aliène de sa famille et de son pays de naissance (conséquence à laquelle Toundi, dans Une Vie de Boy, résiste narquoisement). La coexistence de son sentiment du devoir envers le Sénégal et son assimilation de plus en plus évidente à la vie moderne française est la source de la crise d'identité d'El Hadj. Il ne sait pas comment négocier son passé au Sénégal et ses idées contemporaines universitaire en sa vie occidentale à laquelle il devient habitué. Par exemple, en prison, El Hadj cite Sékou Touré en disant que bien que les Africains essaient de se libérer des colons, ils ne peuvent pas « se définir » sans eux. Aussi, le père d'El Hadj lui dit que « le devoir est plus important que le sentiment » ; la voix de son père est évidemment une influence puissante pour El Hadj qui écoute continuellement la cassette de son père. Par contre, il commence un rapport avec une femme blanche bien qu'il soit fiancé à une autre femme (Awa) au Sénégal. Mais bien qu'il semble qu'El Hadj s'écarte de sa culture maternelle et de sa colonisation, il dirige sa vie selon les effets de la colonisation sur son peuple et son pays, et enfin, mène une vie en France. Il habite en France, il a un rapport avec une femme française et à la fin, il se décide à enseigner en France (contrairement aux attentes de son père). El Hadj est d'abord son propre prisonnier qui vit à l'ombre de la colonisation, mais qui se libère au moyen de l'éducation et le changement de demeure qui l'incite à se rendre compte de ses vrais désirs.

Quand je pense à ces livres et le film de Gomis, je pense à un autre pays en Afrique, le Congo. Un pays colonisé par les Belges, le Congo subit maintenant aux atrocités inexprimables. Il est difficile de ne pas considérer la possibilité que le peuple congolais a la psyché d'une victime qui doit toujours se défendre. Est-il possible que l'Afrique ne se développe pas en partie parce que personne ne fait rien à cause de ce

sentiment d'insignifiance ? Mais même si on répond à cette insignifiance, comment combattre la nature opprimante de l'Islam ? Bien que ces trois auteurs répondent peut-être à ces questions de façons variées, il est clair que les trois artistes imaginent une sorte de double identité, ou au moins, une dualité qui pénètre leurs cultures à cause de la colonisation et ne se manifeste pas seulement dans la violence.

Œuvres Citées

Kivisto, Peter. Key Ideas in Sociology. 2nd ed. Thousand Oaks: Sage Publications Inc., 2004.

L'Afrance. Dir. Alain Gomis. Perf. Djolof Mbengue, Delphine Singg, and Samir Guesmi. 2001.

Mokeddem, Malika. Les Hommes Qui Marchent. Paris : Bernard Grasset, 1990.

Oyono, Ferdinand. Une Vie de Boy. Julliard, 1956.

Wikipedia. *Determinism*. Wikipedia, The Free Encyclopedia. 2004.
<<http://en.wikipedia.org/wiki/Determinism>>.

Wikipedia. *Social Determinism*. Wikipedia, The Free Encyclopedia. 2004.
<http://en.wikipedia.org/wiki/Social_determinism>.